

Mais Clymène emporte le prix ;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE.

Savez-vous le dissimuler ?

LISIS.

Si je le sais, cruelle !

CLYMÈNE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater.
Je n'osai d'abord m'en flatter :
N'étais-je pas bien inhumaine ?

LISIS.

Deux jours ? vous comptez mal : tout est siècle aux amants.
Récompensez ces longs tourments.

ATIS, à Annette.

Payez les transports de mon zèle.

CLYMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu ?

ANNETTE.

Mais toi ? Je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS ET ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle :
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE ET ANNETTE.

Eh bien ! on vous l'accorde.

LISIS ET ATIS.

Oh ! charmantes bergères !
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphirs
Nos malheureux soupirs.

BALLADES ET RONDEAUX.

BALLADE I¹.

SUR

LE REFUS QUE FIRENT LES AUGUSTINS DE PASSER
LEUR INTERROGATOIRE DEVANT MESSIEURS,

EN AOUT 1658.

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir ; mais le cas n'alla bien.

¹ Le sujet en est expliqué dans une note de Brossette sur Boileau (t. II, p. 188 de l'édition de Saint-Marc). En voici l'extrait :

L'huissier, voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étaient mis là pour aucun bien.
Très-sage fut ; car, avec doux maintien,
Il dit : Ouvrez ; faut-il tant vous requerre ?
Qu'est donc ceci ? Sommes-nous à la guerre ?
Messieurs sont seuls ; ouvrez, et croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en celieu n'ont que querre² ;
Les augustins sont serviteurs du roi.

Dea³ (répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller clerc, et surtout bon chrétien),
Vous êtes troupe en ce monde inutile ;
Le tronc vous perd depuis ne sais combien ;
Vous vous battez, faisant un bruit de chien.
D'où vient cela ? Parlez, qu'on ne vous serre⁴ :
Car, que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi :
Et, n'en déplaise aux suppôts de saint Pierre,
Les augustins sont serviteurs du roi.

Lors un d'entre eux (que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut⁵ : car le nom n'y fait rien),
Vraiment, dit-il, voilà bel évangile ;
C'est bien à vous de régler notre bien.
Que le tronc serve à l'autel de soutien,
Ou qu'on le vide afin d'emplir le verre,
Le parlement n'a droit de s'en enquerre⁶ ;

¹ Tous les deux ans les augustins du grand couvent nommaient, en chapitre, trois jeunes religieux pour faire leur licence en Sorbonne. L'an 1658, le chapitre, au lieu de trois, en nomma neuf pour trois licences consécutives. Le parlement cassa cette élection prématurée, ordonna aux augustins de procéder à une nomination plus régulière, c'est-à-dire pour une seule licence, et, sur leur refus, envoya des archers pour les y contraindre. Les religieux se mettant en défense sonnèrent le tocsin, tirent sur les archers, apportèrent le saint sacrement sur le champ de bataille, et sont pourtant forcés de capituler. On se donne des otages de part et d'autre ; on convient que les assiégés auront la vie sauve ; les commissaires du parlement entrent dans le monastère ; ils font arrêter et conduire à la Conciergerie onze religieux, le 23 août 1658. Mais, vingt-sept jours après, le cardinal Mazarin, l'ennemi du parlement, met en liberté les onze prisonniers, qui sont reconduits en triomphe, et dans les carrosses du roi, à leur couvent. Leurs confrères vont les recevoir en procession, des palmes à la main, sonnent toutes les cloches, et chantent le *Te Deum*. (Voyez encore sur ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 58.) Nous avons collationné cette ballade sur une copie manuscrite de Tallemant des Réaux.

² Faut-il qu'on vous requerre tant ? Ellipse.

³ N'ont rien à rechercher, ou rien sur quoi ils doivent s'informer. *Querre* est un vieux mot dont depuis on a fait *querir*, qui lui-même a vieilli.

⁴ Certes, vraiment.

⁵ C'était l'expression consacrée pour dire l'un des membres du parlement.

⁶ Parlez, si vous ne voulez pas qu'on vous mette en prison.

⁷ Je ne m'en inquiète point.

⁸ De s'en enquérir, ou d'établir une enquête pour constater le fait.

Et je maintiens, comme article de foi,
Qu'en débridant matines à grand'erre¹
Les augustins sont serviteurs du roi.

ENVOI.

Sage héros², ainsi dit frère Pierre,
La cour lui taille un beau pourpoint de pierre³ ;
Et dedans peu me semble que je voi
Que sur la mer, ainsi que sur la terre,
Les augustins sont serviteurs du roi⁴.

BALLADE II.

POUR LE PREMIER TERME¹.

A MADAME FOUQUET.

JUILLET 1659.

Comme je vois monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?
Serait-ce assez d'avoir votre quittance ?
Oui, je le crois : rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrais bien faire un don précieux :
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

Je viens de Vaux², sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence ;
Si leur ai dit, en ployant les genoux :
Mes vers voudraient faire la révérence
A deux soleils de votre connaissance,

¹ Promptement, rapidement.

² Fouquet, procureur général au parlement, au nom de qui Jannart, son substitut, faisait les poursuites.

³ L'envoi en prison.

⁴ Les augustins qui ont résisté au parlement seront par lui condamnés aux galères, et serviront ainsi le roi sur mer, tandis que leurs frères le serviront sur terre. Cet envoi prouve que la ballade fut composée après le siège livré au couvent, mais avant la délivrance des moines délinquants, et retenus en prison pour avoir fait résistance. Dans les manuscrits de Tallemant des Réaux, on lit en marge de l'envoi : « Furetière disait qu'il les fallait tous mettre dans une galère, et l'appeler la galère des augustins. »

⁵ C'est-à-dire le premier terme de la pension que la Fontaine s'était engagé à acquitter chaque fois par une pièce de vers. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 48.

⁶ Ce mot est en blanc dans l'édition originale, de même que dans l'Ode sur la paix.

⁷ Oui, leur ai-je dit.

Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux
Que celui-là qui loge dans les cieus ;
Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance) :
Espérez bien de ces yeux et de nous.
J'ai cru la Muse ; et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

ENVOI.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte, et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

QUITTANCE PUBLIQUE

POUR LA BALLADE PRÉCÉDENTE, PAR PELLISSON¹.

JUILLET 1659.

Par-devant moi, sur Parnasse notaire,
Se présenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis, les ayant comptés,
Pesés, revus, approuvés, et vantés,
Pour le passé voulut s'en satisfaire ;
Se réservant le tribut ordinaire
Pour l'avenir, aux termes arrêtés.
Muses de Vaux, et vous leur secrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez :
En puissiez-vous en cent ans autant faire !

QUITTANCE SOUS SEING PRIVÉ

POUR LA BALLADE PRÉCÉDENTE, PAR PELLISSON.

JUILLET 1659.

De mes deux yeux, ou de mes deux soleils,
J'ai lu vos vers qu'on trouve sans pareils,
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.

¹ Pour l'explication de cette pièce, de la précédente, et des suivantes, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 50.

Je vous tiens quitte, et promets vous fournir
De quoi partout vous le faire tenir,
Pour le passé, mais non pour l'avenir.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

BALLADE III.

POUR LE SECOND TERME¹.

A M. FOUQUET.

OCTOBRE 1659.

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés,
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète;
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés.
Par quelque bout il faut que je m'y mette.
Puis, que jamais ballade je promette!
Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni, ma foi, car je suis déjà court;
Si que je crains que n'avez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre un œuvre au jour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sur ce refrain, de grâce, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui, de dépit, lui dit pour faire court:
Vous y viendrez cuire dans notre four!
Colin répond, faisant le bon apôtre:
Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés,
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'avez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd;
Et n'ai rien fait si, par quelque bon tour,
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour:
Promettre est un, et tenir est un autre.

ENVOI.

O vous, l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui² que ce proverbe court;

¹ On me donna, pour sujet de la ballade du second terme, l'imitation du rondeau de Voiture: *Ma foi, c'est fait.*

(Note de la Fontaine.)

² D'aujourd'hui.

On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre:
Trop bien savez qu'en langage de cour
Promettre est un, et tenir est un autre.

BALLADE IV.

SUR LA PAIX DES PYRÉNÉES

ET LE MARIAGE DU ROI,

SUJET DONNÉ POUR LE TROISIÈME TERME¹.

JANVIER 1660.

Dame Bellone, ayant plié bagage²,
Est en Suède avec Mars son amant³.
Laissons-les là; ce n'est pas grand dommage
Tout bon Français s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme assurément.
Car que me chaut si le Nord s'entre-pille⁴,
Et si Bellone est mal avec la cour?
J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

Le seul espoir restait pour tout potage;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules⁵ ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille;
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer, avec certaine fille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très-puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, et sur tout belle et sage;
Et l'empereur⁶ y pense aucunement⁷:
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand;
Car en attrait sa personne fourmille;

¹ On peut consulter, pour les explications relatives à cette ballade, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 65.

² Par le traité conclu entre la France et l'Espagne le 7 novembre 1659.

³ Charles-Gustave, roi de Suède, faisait la guerre au Danemark. Copenhague avait été assiégée, et la paix entre ces deux puissances ne fut signée que le 6 juin 1660.

⁴ Si les peuples du Nord se pillent les uns les autres. Tous les lexicographes que j'ai pu consulter ont oublié dans leurs dictionnaires le verbe *entre-piller*.

⁵ Mazarin.

⁶ Léopold, né le 9 juin 1640, élu empereur le 18 juillet 1658, à Francfort, et couronné le 1^{er} août suivant.

⁷ C'est-à-dire y pense beaucoup. Antiphrase.

Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour

ENVOI.

Prince amoureux¹ de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour.

POUR LA REINE²,

ENSUITE DE LA BALLADE PRÉCÉDENTE.

JANVIER 1660.

Ils sont partis les Jeux, les Ris, les Grâces:
Nous les verrons au temps que j'ai prédit.
Le dieu d'amour, qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit:
Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme était haute.
Bon, ce dit-il, nous allons moissonner;
Car le climat doit en cœurs foisonner.
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte:
Tout l'univers n'en saurait tant donner
Que notre reine en mérite sans faute.

BALLADE V.

A M. FOUQUET,

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY.

1659³.

Dans cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons⁴ de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement:
L'argent surtout est chose nécessaire.

¹ Louis XIV.

² Les éditeurs modernes ont à tort donné à cette pièce le titre de *madrigal*. C'est une suite de la ballade précédente.

³ Cette date n'est mise que d'après l'assertion de Matthieu Marais, p. 25.

⁴ Bourrasque, chute violente de pluie.

Or d'en avoir c'est la difficulté;
La ville en est de longtemps dégarinée.
Qu'y ferait-on? vice n'est pauvreté;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement,
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement¹,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez² combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agrèer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement:
L'argent surtout est chose nécessaire.

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

BALLADE VI³.

SUR ESCOBAR.

1664.

C'est à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre⁴, auteur de vains débats:

¹ La rivière de Marne était très-dangereuse sous le pont de Château-Thierry; mais il n'en est plus ainsi depuis qu'on a construit une digue, et qu'en 1759 on a creusé un canal qui sert de décharge aux eaux de cette rivière, lorsqu'elles sont trop abondantes.

² Si vous demandez. Ellipse commune dans nos vieux auteurs.

³ Nous avons collationné cette ballade sur deux copies manuscrites qui nous étaient inconnues lors de notre première édition: l'une, tirée des manuscrits de Tallemant des Réaux, est celle qui nous a paru donner le texte original; une autre s'est trouvée dans les papiers du savant Adry et nous avait été communiquée par M. Barbier, qui l'a depuis publiée dans le quatrième volume de son *Dictionnaire des anonymes*. Elle diffère peu des leçons imprimées.

⁴ Cornelle Jansénius, né en 1585, nommé évêque d'Ypres en 1635, mort de la peste en visitant ses diocésains en 1658, a, par la publication de son livre intitulé *Augustinus*, donné naissance à la secte des jansénistes, et à cette suite de discus-

Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas.
En paradis allant au petit pas,
On y parvient, quoi qu'ARNAULD nous en die :
La volupté sans cause il a bannie.
Veut-on monter sur les célestes tours,
Chemin pierreux est grande rêverie,
ESCOBAR sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui, sans raison, nous tient en altercas,
Pour un fêtu ou bien pour une pomme,
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.
Même il soutient qu'on peut, en certain cas,
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après que l'on s'écrie :
ESCOBAR sait un chemin de velours ?

Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme¹
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas ;
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?
Il en est tant qu'on ne les connaît pas.
De leurs avis servez-vous pour compas ;
N'admettez qu'eux en votre librairie².
Brûlez ARNAULD, quittez sa confrérie ;
Près de ceux-ci ce ne sont qu'esprits lourds.
Si m'en croyez³, ce n'est point raillerie,
ESCOBAR sait un chemin de velours.

sions religieuses qui occupent une si grande place dans l'histoire des dix-septième et dix-huitième siècles.

¹ Antoine Arnauld, célèbre par ses nombreux écrits, par son opposition aux jésuites et à leurs doctrines, et par les persécutions qu'il a éprouvées, était le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Marion. Il naquit à Paris le 6 février 1612, et mourut à Bruxelles le 8 août 1694, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

² Antoine Escobar y Mendoza, jésuite espagnol, homme d'une conduite irréprochable, et même exemplaire, mais qui a acquis une malheureuse renommée par quelques écrits où les vrais principes de la morale sont ébranlés par la subtilité des définitions. Il naquit à Valladolid en 1589, et mourut le 4 juillet 1669. Il avait donc soixante-quinze ans lorsque la Fontaine composa contre lui cette ballade. Notre poète était alors fort indifférent sur tout ce qui concernait les disputes religieuses ; mais son amitié pour Racine et pour Arnauld lui faisait prendre parti pour les jansénistes, sans rien connaître de ces questions que le côté plaisant.

³ Quelque ouvrage ayant pour titre *Somme*, ou traité abrégé de toutes les parties d'une science.

⁴ *Librairie* signifiait autrefois *bibliothèque*, et ce mot avait encore cette signification dans le dictionnaire de Nicot en 1606 ; mais, dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française, ce mot n'exprime plus que l'art et la profession du libraire.

⁵ Oui, croyez-m'en. Telle est la signification de ces mots dans le langage du temps. Voyez ci-dessus, p. 520, notre note sur la particule *si*. Au contraire, aujourd'hui cette phrase, au lieu

ENVOI.

Toi que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
ESCOBAR sait un chemin de velours.

BALLADE VII¹.SUR LA LECTURE DES ROMANS ET DES LIVRES
D'AMOUR.

1665.

Hier je mis, chez Chloris, en train de discourir
Sur le fait des romans Alizon la sucrée.
N'est-ce pas grand pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on méprise ainsi la légende dorée,
Tandis que les romans sont si chère denrée ?
Il vaudrait beaucoup mieux qu'avec maints vers du temps
De messire Honoré² l'histoire fût brûlée.
Oui pour vous, dit Chloris, qui passez cinquante ans ;
Moi qui n'en ai que vingt, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour ;
Car, pour vous découvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.

Chloris eut quelque tort de parler si crûment ;
Non que monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise ;
Étant petit garçon je lisais son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.
Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise,
Et soutins haut et clair qu'Urfé, par-ci par-là,
De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoi, dit Alizon, peut servir tout cela ?
Vous en voit-on aller plus souvent à l'église ?
Je hais tous les menteurs ; et, pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise :
Je me plais aux livres d'amour.

d'être de commandement, serait dubitative, et signifierait : « Si vous m'en croyez. »

¹ Imprimée pour la première fois (mais sans l'intitulé que nous mettons ici) à la fin de la première édition des *Contes*, 1665, in-12, p. 99, et à la suite d'une note en prose qui termine un fragment du *Songe de Vaux*, qu'on trouvera en entier page 517 de cette édition. La Fontaine y dit : « Comme le dessein de ce recueil (de contes et nouvelles en vers) a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade qui pourra trouver place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. »

² Honoré d'Urfé, auteur du célèbre roman intitulé *L'Astrée*, qui fit pendant cent cinquante ans les délices de toute l'Europe. La Fontaine a tiré de ce roman un opéra qu'on trouvera p. 525 et suivantes de cette édition.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle était en vertus accomplie ;
Mais ses péchés écrits tombèrent par malheur ;
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait était papelardie¹,
Trouvant entre autres points dans sa confession :
J'ai lu maître Louis² mille fois en ma vie ;
Et même quelquefois j'entre en tentation
Lorsque l'ermite trouve Angélique endormie,
Rêvant à tel fatras souvent le long du jour.
Bref, sans considérer censure ni demie³,
Je me plais aux livres d'amour.

Ah ! ah ! dis-je, Alizon ! vous lisez les romans,
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite !
Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignements
Oriane⁴ prêchait, faisant la chattemite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite
Un pain sur la fournée emprunta⁵, dit l'auteur :
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte.
Mainte belle sans doute en a ri dans son cœur.
Cette histoire, Chloris, est du pape maudite :
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, et dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité⁶ ;
Héliodore⁷ peut par son prix le prétendre :
Le roman d'Ariane⁸ est très-bien inventé ;
J'ai lu vingt et vingt fois celui du Poléxandre⁹.

¹ Hypocrisie. *Papelardie* était déjà vieux lorsque la Fontaine écrivait cette ballade ; mais on disait encore *papelard*, et on doit regretter *papeler*, qui voulait dire faire l'hypocrite, et qu'on trouve encore dans Nicot.

² L'Arioste, dont le nom de baptême était Louis.

³ C'est-à-dire sans considérer aucune censure.

⁴ Oriane est la femme d'Amadis.

⁵ C'est-à-dire prit un à-compte sur le mariage avant la célébration du sacrement.

⁶ C'est-à-dire Achille Tatius ou Statius, qui a composé le roman des *Amours de Clitophon et de Leucippe*. Le savant Huet prétend qu'Héliodore est plus ancien qu'Achille Tatius. « Photius, dit-il, place à la vérité l'extrait du roman de Tatius avant celui d'Héliodore ; mais il reconnaît que Tatius a imité Héliodore ; donc il lui est postérieur. » Mais la Monnoye, dans le *Menagiana*, t. I, p. 435, soutient la thèse contraire. « Achille Tace, dit-il, vivait avant Jules Firmique, qui le cite. Jules Firmique écrivait sous Constance II, vers l'an 534, comme le justifie la dédicace de son ouvrage à Lollien : d'où il s'ensuit que Jules Tace est plus ancien qu'Héliodore, qui vivait sous le grand Théodose. »

⁷ Héliodore est auteur du roman grec intitulé *les Éthiopiennes*, ou *les Amours de Théagène et de Chariclée*. Héliodore était né à Émèse, dans la Phénicie ; il florissait sous le règne de Théodose et de ses fils ; il fut évêque de Tricca, en Thessalie.

⁸ *Ariane*, roman de Jean Desmarets.

⁹ *Poléxandre*, roman de Marin le Roy de Gomberville.

En fait d'événements, Cléopâtre et Cassandre⁴
Entre les beaux premiers doivent être rangés :
Chacun prise Cyrus⁵ et la carte du Tendre⁶,
Et le frère et la sœur⁷ ont les cœurs partagés.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le Gallois⁸ vient encore à son tour :
Cervantes⁹ me ravit ; et pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Boccace⁷ sans dispense⁸ ;
Je trouve en ses pareils bien du contre et du pour.
Du surplus (honne soit celui qui mal y pense !),
Je me plais aux livres d'amour.

⁴ *Cléopâtre et Cassandre* sont deux romans de la Calprenède. Je trouve dans les mémoires manuscrits de Tallemant des Réaux que la veuve Arnoul de Brague n'épousa la Calprenède qu'à condition qu'il finirait *Cléopâtre*, et qu'elle fit mettre cette clause dans le contrat.

⁵ *Artamène, ou le grand Cyrus*, roman de mademoiselle de Scudéry, qui eut un prodigieux succès.

⁶ Elle se trouve dans le roman de Clélie. Il y a trois rivières sur lesquelles se trouvent trois villes nommées TENDRE : savoir, *Tendre sur Estime*, *Tendre sur Inclination*, et *Tendre sur Reconnaissance*. Ces inventions ridicules plaisaient beaucoup alors.

⁷ Georges Scudéry et Madeleine Scudéry, sa sœur, qui tous les deux faisaient des romans. Scudéry naquit en 1607, et mourut le 14 mai 1667. Mademoiselle Scudéry termina ses jours le 2 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Elle a été en commerce de lettres avec les plus beaux génies de son temps : on connaît l'amour platonique qui exista toujours entre elle et Pellisson. Sa célébrité s'étendit dans toute l'Europe : Christine de Suède, le chancelier Boucherat et Louis XIV, lui firent des pensions. Voyez les détails qui concernent le frère et la sœur dans notre édition de 1825, t. VI, p. 245.

⁸ *Perceval le Gallois*, ancien roman de chevalerie qui fait suite aux *Aventures de Saint-Graal*. C'est dans ce roman et dans celui de *Lancelot du Lac* qu'on trouve le conte de la *Coupe enchantée*, que la Fontaine a imité de l'Arioste.

⁹ Il existait deux traductions françaises du *Don Quichotte* de Cervantes, lorsque la Fontaine écrivait cette ballade : l'une de François de Rosset, Paris, 1618, en deux volumes ; l'autre de César Oudin, Paris, 1620, in-8°. La traduction de Filleau-Saint-Martin, qui a été tant de fois réimprimée, ne vit le jour qu'en 1679.

¹⁰ Il y avait, lorsque la Fontaine écrivait cette ballade, deux traductions du *Décameron* de Boccace : celle de Laurent du Premierfait, qui parut à Paris, in-folio, en 1485, mais qui fut faite en 1415 par ordre de Jeanne, reine de Navarre ; et celle d'Antoine le Maçon, faite par ordre de Marguerite, reine de Navarre, sœur de François I^{er}, qui parut en 1545 et 1545, et a eu un grand nombre d'éditions.

¹¹ Mais on l'imprime librement. Pendant deux siècles le *Décameron* de Boccace circula en manuscrit : il fut imprimé en entier en 1470, et réimprimé en entier pendant soixante ans. Paul IV et Pie IV, plus scrupuleux que leurs vingt-cinq ou vingt-six prédécesseurs, prohibèrent ce livre. On fit alors des éditions corrigées ; mais il fallut revenir aux anciennes, qui se multiplièrent tellement qu'on ne parla plus de prohibition.

BALLADE VIII¹.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

1682.

Or est venu dedans notre univers
Cet héritier d'un assez bel empire,
Cet enfant cher à cent peuples divers,
Cher au héros par lequel il respire,
Cher à Louis; et cela c'est tout dire:
C'en est assez pour obliger les dieux
A conserver des jours si précieux;
Jours où leur main tous ses trésors enserre.
Depuis qu'on voit la lumière des cieus,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
Chante déjà cet enfant sur sa lyre:
Je vois pour lui méditer tant de vers,
Qu'impossible est aux neuf Sœurs d'y suffire.
Bien que ma muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrierai d'un ton audacieux:
Par cet enfant, de gloire ambitieux,
Aux bords lointains puisse passer la guerre!
Puisse la paix s'affermir en ces lieux!
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des printemps sans hivers,
Point d'aquillons, un éternel zéphyre.
Bien peu de cœurs éviteront ses fers;
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire
Amour l'appelle avec un doux sourire.
Bellone aussi le rendra glorieux.
Louis sera, d'un soin laborieux,
Son maître en l'art de lancer le tonnerre;
Il en tiendra cet air impérieux:
Plus beau talent ne règne sur la terre.

ENVOI

A MADAME LA DAUPHINE².

Princesse aimable, et d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'hymen des nœuds d'amour nous serre;
Sur cet enfant ayez toujours les yeux:
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

¹ Pour les éclaircissements relatifs à cette ballade, voyez *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 325.

² Anne-Marie-Christine-Victoire, fille de Ferdinand-Marie, électeur de Bavière, et sœur de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière alors régnaient.

BALLADE IX.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PRÉCÉDENTE.

1682

Or est venu l'enfant si souhaité,
Voici son sort; j'en ai fait la figure¹.
Premièrement, si j'ai bien supputé,
De cent printemps l'agréable peinture
Viendra pour lui rajeunir la nature.
Nombre d'Amours, pendant ses jeunes ans,
Lui serviront de premiers courtisans;
Puis d'autres soins, troupe aux jeux ennemie,
Lui fileront à l'envi le destin
De trois grands dieux directeurs de sa vie:
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Amour viendra le beau premier en danse.
Je vous le dis, belles, songez à vous;
Mais que sert-il? royale adolescence
Pour tous les cœurs est un charme trop doux.
Tel accident n'est mort d'homme, entre nous.
Pleurs et soupirs pourront en cette terre
Régner alors; puis par une autre guerre
Ils passeront au climat du matin;
Et ne se doit reposer la Victoire
Que, tous les Turcs faits Français à la fin²,
De trois grands dieux leur vainqueur n'ait la gloire:
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Mars est entré le second dans la lice:
Ce temps doit faire admirer un héros,
Un rejeton du maître en l'exercice
Qui fait les dieux; car ce n'est le repos.
Son petit-fils l'aura dans ses travaux
Pour précepteur à lancer le tonnerre.
A bien régner, à conduire une guerre,
Au prix de lui, novices en cet art
Sont réputés Alexandre et César.
Telles leçons finiront la carrière
Du nouveau-né, qui, dans un long destin,
De trois grands dieux fournira la matière:
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

¹ Les astrologues figuraient le thème d'un individu, c'est-à-dire la situation des étoiles au moment de sa naissance; et ensuite ils conjecturaient les diverses fortunes de sa vie future.

² Duquesne, après avoir déjà canonné et enfoncé les vaisseaux tripolitains jusque dans le port de Scio, se préparait, lorsque la Fontaine écrivait cette ballade, à bombarder Alger, ce qu'il fit avec la plus grande vigueur le 30 août 1682. Voyez Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 506, in-4°.

ENVOI

A MONSEIGNEUR ET A MADAME LA DAUPHINE.

Princesse aimable, et vous digne Dauphin,
Vos qualités ont formé cet ouvrage,
Triple chef-d'œuvre, enfant plus que divin,
Qui de trois dieux fera voir l'assemblage:
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

BALLADE X.

AU ROI.

1684.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'univers d'agréments.
Vous domptez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenait attendre
A son foyer les zéphyrus paresseux;
D'autres leçons vous lui faites apprendre:
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable;
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps:
Il faut dix ans aux héros de la fable,
A vous dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieus: l'Olympe les admire:
Ses habitants protègent votre empire;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il? car vous n'avez qu'à dire,
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des dieux;
Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui, prenez votre tonnerre:
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants:

Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différents,
Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas, courant à la victoire,
Ont tout soumis; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire:
L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes.¹
Quelques esprits² ont blâmé certains jeux,
Certains récits, qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

BALLADE XI.

EN RÉPONSE

A LA BALLADE DE MADAME DESHOULIÈRES,

DONT LE REFRAIN EST:

On n'aime plus comme on aimait jadis³.

1684.

Qu'à caution tous amants soient sujets,
C'est une erreur qui les bons discrédite.
On voit au monde assez d'amants discrets;
La race encor n'est pas toute détruite;
Quoi qu'en ait dit femme un peu trop dépite,
Rien n'est changé du siècle d'Amadis,
Hors que pour être amitié maintenue
Plus n'est besoin d'Urgande Desconnue⁴;
On aime encor comme on aimait jadis.

¹ La Fontaine venait d'être nommé à l'Académie française; mais le roi ne paraissait pas disposé à consentir à son élection. Notre poète fit cette ballade pour le fléchir. Voyez *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 530.

² Le président Rose et d'autres rigoristes, qui ne voulaient pas que notre poète fût reçu de l'Académie, parce qu'il avait composé les contes.

³ Pour des éclaircissements au sujet de cette ballade, on doit consulter *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 535.

⁴ Fée du roman des Amadis.

Il est bien vrai qu'on choisit les objets,
Plus n'est le temps¹ de dame sans mérite;
Quand beauté luit sous simples bavolets²,
Plus sont prisés que reine décrépite;
Sous quelque toit que Bonne-Grâce habite,
Chacun y court, jusqu'aux plus refroidis:
Depuis Adam cela se continue;
Et, quand Grâce est de Bonté soutenue,
On aime encor comme on aimait jadis.

Dans les vieux temps, il fut des cœurs coquets;
Plus qu'à présent Amour fut hypocrite.
Pas n'est besoin que je prouve ces faits;
C'est vérité dans mainte histoire écrite.
Amants savaient faire la chattemite;
Ce n'est que d'eux que nous l'avons appris;
D'eux jusqu'à nous la chose est parvenue;
Puisque par eux elle nous est connue,
On aime encor comme on aimait jadis.

Quand Céladon aux pays de Forêts
Était prôné comme un amant d'élite,
On vit Hylas, patron des indiscrets,
En plein marché tenir autre conduite.
Bref, en tout temps Amour eut à sa suite
Sujets loyaux et sujets étourdis:
Or n'en est pas la coutume perdue;
Comme autrefois la mode en est venue;
On aime encor comme on aimait jadis.

ENVOI.

Toi qui te plains d'Amour et de ses traits,
Dame chagrine, apaise tes regrets;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourruée,
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris;
Cause il n'est pas de ta déconvenue:
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimait jadis.

BALLADE XII.

SUR LE MAL D'AMOUR.

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras?

¹ VAR. Dans le manuscrit, et l'édition de 1821.

Plus n'est besoin.

² Le *bavolet* est une coiffure villageoise. Autrefois on disait *bavolette*, pour désigner une jeune paysanne, et ce mot se trouve dans la première édition du dictionnaire de l'Académie, mais il n'est plus dans la dernière. Tallemant des Réaux, dans ses *Mémoires manuscrits*, intitulés *les Historiettes*, à l'article du président Tambouneau, a dit: « Sa femme s'était sauvée à Saint-Germain, déguisée en *bavolette*. »

De grands malheurs la famine est suivie,
La guerre aussi cause bien du fracas;
La peste encore est un dangereux cas;
Femme fâcheuse est un méchant partage;
Faute d'argent cause bien du ravage;
Mais pas ne sont là les plus douloureux:
Si m'en croyez, aussi bien que le sage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

De l'éprouver un jour me prit envie;
Mais aussitôt adieu joie et soulas¹;
Ennuis cuisants, noirs soupçons, jalousie,
Cent autres maux je vois venir à tas.
Tous mes déduits furent de grands hélas!
Liberté fit place à honteux servage.
Tu fus d'abord, pauvre cœur, mis en cage,
D'où bien voudrais sortir, mais tu ne peux;
Lors tu chantas sur un piteux ramage:
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

Quand la beauté que vous avez servie
A vos désirs parfois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie:
Prendre on voudrait le parti de Judas:
On se prendrait pour moins de deux ducats;
Sans cesse au cœur on a fureur et rage:
Fer et poison, on met tout en usage
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage:
Le mal d'amour est le plus rigoureux?

J'excepte amour qui se traite en Turquie.
Dans les sérails de ces heureux bachas,
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur git toujours entre deux draps:
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrins jamais, jamais dame sauvage.
Jusqu'aux tendrons qui font l'apprentissage,
Tout est galant, traitable, et gracieux;
Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

ENVOI.

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès longtemps mon cœur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux!
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage:
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

¹ Soulagement, consolation.

BALLADE XIII.

SUR LE NOM DE LOUIS LE HARDI,
QUE LES SOLDATS ONT DONNÉ A MONSIEUR
PENDANT LE SIÈGE DE PHILISBOURG¹.

1688.

Un de nos fantassins, très-bon nomenclateur,
Du titre de HARDI baptisant Monseigneur,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi.
Le prince et son parrain feront dire à leur gloire:
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

D'un pareil nom de guerre on traitait les neuf preux:
Notre jeune héros le mérite mieux qu'eux.
J'aime les sobriquets qu'un corps de garde impose;
Ils conviennent toujours; et quant à moi, je di²,
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose:
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

Adam, qui sur les fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'univers,
Adam, parrain banal de toutes les familles;
Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi;
N'y rencontra pas mieux que nos braves soudrilles:
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

ENVOI.

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans.
Si le cas m'arrivait, comme à certaines gens,
J'irais à ce soldat, et, sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirais: Kadédi,
Viens tenir mon enfant; tu seras mon compère:
Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi.

STANCES

A LA MANIÈRE DE NEUFGERMAIN³,
SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

1688.

Va chez le Turc et le sophi,
Muse, et dis, de Tyr à Calis⁴,

¹ Philisbourg fut pris par le Dauphin en octobre 1688, après dix-neuf jours de tranchée ouverte.

² L's final est supprimé pour la rime et par licence poétique.

³ Louis de Neufgermain, poète du temps de Louis XIII, qui composait des vers de manière à ce que les rimes, par leur réunion, formaient le nom de la personne qu'il voulait louer. C'est ainsi que dans ces stances de la Fontaine la réunion des trois premières rimes de chaque stance forme le mot *Philisbourg*.

⁴ VAR. Dans toutes les éditions il y a *Cadis*, mais c'est à tort;

Que, malgré la ligue d'Augsbourg¹,
Monseigneur a pris Philisbourg².

Tu pourras jurer par ma fy,
C'est le digne héritier des lis.
Comment diable, il prend comme un bourg
L'invincible Philisbourg!

Seize jours³ au siège ont suffi:
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur, ou labour⁴,
Donne à la France Philisbourg.

Le dieu du Rhin en a dit: Fy!
Je sens les corps ensevelis,
Et non le bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.

Staremborg⁵, d'orgueil tout bouffi,
Nous donnait trois mois accomplis
Avant qu'ouïr sur le tambour
La chamade dans Philisbourg⁶.

Il s'est trompé dans son défi;
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville et maint faubourg,
Par la prise de Philisbourg.

Ma foi, l'Empire est déconfi,
Si bientôt ne sont démolis,
Par la paix, les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbourg.

RONDEAU REDOUBLÉ.

1660.

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement,

il est évident que la Fontaine, pour pouvoir former le mot *Philisbourg*, a dû écrire *Calis*. Selon Ménage, dans ses notes sur les poésies de Malherbe (seconde édition, 1675, in-12, p. 372), on disait de son temps, en France comme en Espagne, *Calis* ou *Cadix*, pour désigner le port célèbre qui n'est plus connu aujourd'hui que sous ce dernier nom.

¹ Ligue formée en 1687 par le prince d'Orange, qui réunissait l'empereur, le roi d'Espagne, le Brandebourg, la Saxe, l'électeur palatin, la Suède, et presque tous les princes d'Allemagne, contre la France.

² Vauban et Catinat étaient à ce siège. Le duc de Duras commandait en chef.

³ Dix-neuf jours, selon Rebonlet, t. II, p. 402, édit. in-4°.

⁴ On disait autrefois *labour* pour labeur ou travail, et on le dit encore en basse Bretagne; mais du temps de la Fontaine, comme aujourd'hui, le mot *labour* ne s'appliquait qu'à l'agriculture, et était synonyme de labourage.

⁵ Il commandait pour les ennemis dans Philisbourg.

⁶ C'est-à-dire qu'il prétendait qu'il faudrait trois mois aux Français pour pouvoir prendre Philisbourg. La *chamade* est le signal que l'on fait pour demander à se rendre, soit en arborant un drapeau, soit en battant le tambour d'une certaine manière.